

COHON Joseph Francis René
Hôtelier de Pléé 13 mai 1851
études à Combrée

Tauximé	Angers	23. XII. 1871
Musée	"	25. 5. 72
O/diacre	"	21. XII. 72
diacre	"	7. 5. 73
prêtre	"	30. 5. 74
Prof. français	à Bauge	5. X. 1873
"	"	Combrée 1876
curé	Noyant Gravayés	25. XI. 1891

décédé 23 juin 1917
S.R. 687

père cultivateur

ternelle sollicitude. Il est bien à désirer que cet établissement soit connu dans tout l'Ouest pour les immenses services qu'il rend.

Tout a donc été, dans ce beau jour, joies et consolations pour le R. Père Directeur, le clergé, les patronnesses, les enfants et leurs parents. Puisse-t-il rester pour ces derniers une étoile lumineuse et bienfaisante qui les guide dans leurs pérégrinations.

Installation de M. Cohon, curé de Noyant-la-Gravoyère

Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.
Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'être réunis sous le même toit !

Telle est, je crois, la pensée qui résume les sentiments éprouvés dimanche dernier par la pieuse population de Noyant-la-Gravoyère. Elle fêtait l'installation de son nouveau curé.

Ah ! les cœurs avaient bien saigné, la semaine précédente. On était venu leur enlever, à ces braves gens, pour le plus grand bien de la religion, sans doute, mais contre leurs plus chers désirs, un prêtre remarquable par sa piété, sa droiture et l'ardeur de son zèle, un prêtre sur lequel ils avaient fondé, pour eux-mêmes et pour leurs enfants, les plus grandes espérances. Tout cela avait été brisé, anéanti en un moment.

Mais si l'on aime à Noyant, l'on croit aussi. Malgré sa tristesse, ce peuple chez lequel la foi règle souverainement les impressions, comprit dès le premier instant que les volontés de Dieu sont toujours adorables, qu'elles ont toujours pour objet notre plus grand bien et que c'est être ennemi de soi-même que de ne les point accepter avec joie.

Aussi quel cordial accueil Noyant faisait à son nouveau pasteur le jour de son arrivée ! Avec quelle touchante unanimité, les uns, cavaliers improvisés et irréprochables, allaient l'attendre, pour lui faire escorte, jusqu'aux confins de la paroisse ; les autres, décorateurs actifs autant qu'habiles, pavoisaient pour lui le chemin qui conduit à l'église.

Puis est venu le grand jour de l'installation. Qu'elle était étroite ce jour-là, la petite église : toutes les familles y étaient représentées. A leur tête, M. le chanoine Godineau, ancien curé de la paroisse pendant près d'un demi-siècle — « vénérable témoin des temps » — oublait pour un moment les souffrances de son grand âge, et revêtu des insignes qui ont été pour lui la faible récompense d'une longue et belle carrière, venait honorer de sa présence les débuts de son troisième successeur.

M. le Supérieur de Combrée, accompagné de plusieurs professeurs du collège, avait bien voulu présider l'installation de celui qui avait été, pendant de longues années, son auxiliaire après avoir été son élève.

A l'heure de la grand'messe, le clergé, en habits de chœur, se rend processionnellement au presbytère et en ramène M. le Curé,

en chantant le *Veni creator*. A la porte de l'église, M. le Supérieur lui impose l'étole pastorale, signe de la présidence qui lui appartiendra désormais dans la maison sainte où il va entrer. On s'avance jusque dans le sanctuaire pendant que les cloches jettent dans les airs leurs chants de fête, et, l'hymne achevée, M. le Curé prend place au fauteuil du célébrant.

Alors M. le Supérieur monte en chaire et lit les lettres par lesquelles M^{sr} l'Evêque d'Angers confère à M. l'abbé Joseph Cohon la charge et les fonctions curiales dans la paroisse de Noyant-la-Gravoyère. Puis, dans un langage ému, avec une grande vigueur de pensée, il fit ressortir le caractère de la cérémonie. Prenant pour texte la magnifique parole du Christ : *Ego elegi vos et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat*, « je vous ai choisis et je vous ai établis, pour que vous alliez et que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure, » il fit voir quelle grande joie c'est, pour une population chrétienne, que la venue d'un prêtre au milieu d'elle, puisqu'elle est déterminée par le choix même de Dieu. Il montra aux fidèles tout ce qu'ils pouvaient attendre d'un homme dont il connaissait, pour les avoir constatés de longtemps, et la piété, et le dévouement et l'esprit de devoir. Ensuite il félicita le pasteur d'avoir reçu en partage une portion privilégiée du troupeau de Jésus-Christ, près de laquelle son ministère pouvait espérer d'heureux fruits et d'abondantes consolations. Enfin il exposa brièvement le sens des différents rites de l'installation.

Aussitôt après, la cérémonie continua : M. le Curé prit successivement possession du tabernacle, de l'église, des fonts baptismaux, des cloches, du confessionnal et de la stalle au chœur. En dernier lieu on le conduisit à la chaire. Là il prit la parole et, dans un langage plein de cœur, distribua pour la première fois à ses ouailles le pain de la vérité. Nous ne chercherons pas à reproduire le charme avec lequel il sut évoquer l'image du Bon Pasteur de l'Evangile. Nous renonçons à rendre l'accent avec lequel il dit qu'il aimerait, nourrirait et défendrait les brebis dont la sollicitude lui était échue, et à peindre l'humilité ravissante avec laquelle il parla de lui-même. Qu'on nous permette, cependant, de détacher une pensée qui a profondément impressionné l'auditoire : « J'espère, s'est écrié l'orateur, que je trouverai toujours ouverte la porte de vos maisons et de vos cœurs. » Ah ! oui, vous avez bien raison de l'espérer, vénéré pasteur, car chacun, à Noyant, croira en vous recevant recevoir Dieu lui-même.

Ajouterai-je un mot des éloges délicats qui furent prononcés par les deux orateurs ? Non. Si, dans cet effort unanime de bonne volonté, si, dans cette manifestation de franche sympathie pour leur nouveau pasteur, quelques-uns se sont signalés, c'est que, par situation, ils pouvaient et devaient faire davantage : noblesse oblige. L'éloge mérité qu'il leur a fallu entendre, bien placé ce jour-là, le serait peut-être moins ici. Ils ont agi par esprit de foi, sans aucun souci que leurs bonnes actions soient connues, et ils auraient droit de nous en vouloir si, nous substituant à Dieu, nous

leur offrirons dès ce monde une récompense qu'ils n'attendent que du ciel.

Au repas qui suivit la grand'messe, quelqu'un souhaita qu'on sût attacher M. le Curé par des liens tellement forts, qu'il lui soit à jamais impossible de les briser. Ces liens-là sont déjà noués, et dès ce jour on peut dire que le père et les enfants ne forment qu'un cœur et qu'une âme.

NOUVELLES DIVERSES

La formation chrétienne des Enfants au Catéchisme

Il ne suffit pas d'enseigner le catéchisme aux enfants, il faut aussi les former avec le plus grand soin à la piété, aux vertus, à la vraie vie chrétienne.

Dès l'année 1845, Alban Stolz, dans son calendrier pour le temps et pour l'éternité, le *Pater noster*, écrivait en un style puissant et expressif : « Si j'étais le diable, et que le peuple dans son aveuglement, me choisît pour son député et m'envoyât à Carlsruhe, j'y ferais une motion, une, naturellement, qui procurât à l'enfer le plus de clients et le plus de profit possible ; à savoir qu'il faut séparer et affranchir entièrement l'école de l'Eglise ; que l'école n'ait plus rien à voir avec la religion, ni la religion avec l'école ; que désormais l'école soit simplement une fabrique où l'on devra façonner le cerveau des enfants de manière à les rendre rusés à souhait pour vivre dans le monde ; quant au prêtre, qu'il lui soit aussi formellement interdit de visiter l'école, que de visiter la salle de danse. »

Voilà qui est clair. Inutile de faire remarquer l'esprit de suite et l'acharnement avec lesquels on travaille à réaliser ce programme de Satan, qui doit procurer à *l'enfer le plus de clients et le plus de profit possible*.

A l'Eglise, aux prêtres catholiques, d'opposer à cette vaste conspiration de l'enfer une action énergique, constante, efficace, s'appuyant sur Dieu et ne se lassant jamais, et ayant pour but l'âme des enfants à former, à défendre, à préserver, à donner à Dieu. Il y va du salut de la société chrétienne.

« Chez l'homme, en effet, les premières impressions demeurent. Trop souvent, si elles sont mauvaises, il devient incroyablement difficile plus tard de ramener son cœur au bien. Donc, pour assurer le plus possible le véritable bien de l'enfant, les premières impressions doivent être religieuses ; ces impressions doivent être exemptes de mélange ; il ne faut pas qu'elles soient troublées par le souffle du doute ou de l'incrédulité ; il les faut vives et puissantes, pour garantir de l'infection du péché ce jeune cœur, déjà peut-être sur le point

catégorie il doit se ranger. Pour ceux que la vérité obligerait à prendre place parmi les pécheurs, qu'ils se rappellent les paroles de la Très Sainte Vierge aux enfants de la Salette. Il y a deux péchés qui irritent particulièrement mon Fils contre la France : le blasphème et la violation du dimanche. Est-ce que depuis cet avertissement il y a eu parmi nous moins de blasphèmes ? Est-ce que le dimanche est mieux observé ?

Le blasphème, au contraire, n'est-il pas partout ? N'a-t-il pas envahi jusqu'à nos lois et ne l'entend-on pas même dans des bouches qui prétendent parler au nom du pays ? Et quant au dimanche, combien de contrées où on ne le distingue plus des autres jours que par des divertissements, sans souci du commandement de Dieu qui, après nous avoir laissé six jours pour travailler, s'était réservé le septième pour l'adorer et le prier. Quoi d'étonnant alors que la justice divine déchaîne contre nous des fléaux trop mérités ? »

Espérons que ceux qui ont entendu ces énergiques paroles de leur évêque, en auront tiré les conséquences qu'elles comportaient, et qu'ils auront compris que la meilleure manière de témoigner leur reconnaissance à Dieu d'avoir arrêté l'inondation juste au moment où elle allait menacer leurs vies, est de se montrer courageux et fidèles observateurs de ses commandements et de ceux de la sainte Église.

Cette grâce nous l'avons tous demandée à Notre-Seigneur, par l'intercession de la Sainte-Vierge, dans le salut solennel qui suivit et clôtura cette belle et imposante manifestation.

Jé ne puis mieux terminer, je crois, qu'en donnant ici la prière à la Sainte Vierge qui se dit à Béhuard après tous les offices afin que les lecteurs la gardent et la répètent souvent :

O Notre Dame de Béhuard, douce et miséricordieuse Reine, que la piété des fidèles n'invoque jamais en vain, je me prosterne à vos pieds.

Maintes fois vous avez arraché à la mort des navigateurs en détresse, sur le vaste et orageux océan de ce monde, où mon âme est environnée de tant d'écueils, secourez-moi :

Vous êtes l'étoile de la mer ; conduisez-nous au port du salut.

Vous êtes mon refuge assuré, je m'abandonne à votre amour.

Vous êtes la plus puissante et la plus tendre des mères, je me consacre entièrement à votre service. Vous êtes ma médiatrice auprès de votre divin Fils ; que, par vous, je sois à Lui pour le temps et pour l'éternité.

Ainsi soit-il.

Notre-Dame de Béhuard, priez pour nous.
(50 jours d'indulgence.)

M. l'abbé Cohon, curé de Noyant-la-Gravoyère

Après de longues souffrances très patiemment supportées, M. l'abbé Cohon, curé de Noyant-la-Gravoyère, rendait son âme à Dieu le vendredi 23 juin, jour de la fête du Sacré-Cœur. Ses obsèques ont eu lieu le jeudi suivant sous la présidence de M. l'Archiprêtre de Segré. L'affluence qui débordait l'église a permis de juger quel vide le regretté défunt laisse dans sa paroisse, dans les cœurs et dans le canton tout entier où il comptait de si nombreux amis.

Après la messe célébrée par M. le Curé d'Aviré, M. le Supérieur de Combrée monta en chaire. Nous sommes heureux de reproduire tout au long ce beau discours qui est non seulement l'histoire fidèle de la vie et des œuvres de M. Cohon mais aussi le portrait tracé de main de maître de cette figure originale par plus d'un côté, mais bien sacerdotale.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

On m'a prié de prendre la parole en cette funèbre cérémonie pour louer devant vous et saluer d'un dernier adieu en votre nom le bon prêtre, le pasteur vigilant et dévoué qui, après avoir travaillé sans relâche pendant vingt ans au service de vos âmes, vient de mourir pieusement au milieu de vous, dans cette paroisse de Noyant-la-Gravoyère qui fut le champ principal de son activité et de son zèle et qui eut jusqu'à la fin, n'en doutez pas, la meilleure part de ses pensées et de ses prières.

J'ai accepté l'invitation qui m'était faite. Ce n'est pas, mes frères, avec le sentiment que je pouvais mieux qu'un autre rendre à la mémoire de M. l'abbé Joseph Cohon, votre cher et si regretté pasteur, l'hommage qui lui convient ; je sais beaucoup de voix qui eussent été sans peine plus éloquentes que la mienne. C'est que, dans le deuil qui me cause sa mort, à moi dont il avait fait depuis tant d'années son ami et son confident, il m'est très consolant et très doux de lui payer aujourd'hui par quelques mots du cœur, en mettant sous vos yeux le tableau de sa vie et de ses œuvres, la dette de ma fidèle amitié et de lui dire publiquement mes impérissables regrets.

Il naquit tout près d'ici, à l'Hôtellerie-de-Flée, d'une famille foncièrement chrétienne, où de bonne heure, par une première éducation, très ferme, qui ne connut pas la moindre faiblesse, et dont il garda un souvenir attendri, on lui inspira la crainte de Dieu, l'amour du devoir, le goût du travail. Tout jeune encore, il se sentit attiré vers le sacerdoce. Ses parents, à qui le bon Dieu n'avait pas donné d'autres enfants et qui jouissaient d'une petite aisance, décidèrent qu'il ferait ses études classiques et l'envoyèrent pour cela au collège de Combrée. Dès le début, Joseph Cohon se distingua entre tous ses camarades par la plus heureuse facilité, par la variété de ses aptitudes, par l'attention éveillée qu'il prêtait aux leçons de ses maîtres et le soin qu'il mettait à n'en rien perdre et à faire fructifier pleinement en lui tout l'enseignement qu'il recevait. Aussi occupa-t-il d'emblée et jusqu'à la fin l'un des premiers rangs dans une classe réputée très forte qui a donné — pour ne citer que les meilleurs — à l'Église de Laval le très docte et très sage et très vaillant évêque dont elle est si fière et au diocèse d'Angers plusieurs prêtres non moins éminents par leurs talents et leurs vertus que par la haute situation qu'ils occupent.

Par ailleurs, la gaieté de son caractère, sa belle droiture, sa franche cordialité, son empressement à s'oublier lui-même pour aider les autres lui gagnèrent parmi ses camarades et parmi ses maîtres d'universelles sympathies. Cependant, à mesure qu'il avançait en classes, sa piété devenait plus réfléchie et plus active, l'appel de Dieu qui le voulait à son service devenait plus distinct et plus pressant et ce fut avec le sentiment très vif qu'il obéissait à un devoir que, ses études

terminées au collège, Joseph Cohon franchit les portes du Grand-Séminaire.

La vie du Séminaire, cachée aux regards du monde, tout enveloppée d'une atmosphère de paix et de silence, n'a rien qui provoque l'attention et les louanges humaines. Les travaux qu'on y fait et les succès qu'on y peut obtenir ne trouvent point leur récompense comme au collège dans les éclatantes manifestations des distributions de prix. Le séminariste cherche sa récompense dans la satisfaction du devoir fidèlement rempli, dans le bonheur qu'il goûte à travailler devant Dieu, selon la volonté de Dieu et pour la gloire de Dieu. Peu lui importe de briller aux yeux de ses frères, pourvu que Dieu soit content de ses efforts et les bénisse. A ces différents titres, on doit dire que M. Cohon fut un séminariste excellent. Avec quelle ardeur et quel esprit surnaturel il étudiait les sciences sacrées ! Quel riche trésor de connaissances, d'année en année, il amassait par son travail ! Cependant, il n'essaya jamais de s'en prévaloir et ne voulut point connaître les mesquines préoccupations de l'amour-propre ; ne le vit-on pas plus d'une fois aux jours d'examens renoncer, comme s'il n'en avait pas su le premier mot, à la question qui lui était échue, et cela, au jugement de ses confrères et de ses directeurs, uniquement parce qu'il se croyait incapable de les traiter avec une entière compétence, et s'imposer l'humiliante démarche de solliciter une autre question qu'il aurait eu le temps de mieux approfondir.

Pardonnez-moi, mes frères, d'avoir insisté sur ce détail. Il dénote chez M. l'abbé Cohon — et c'est à sa louange — beaucoup d'humilité et de loyauté. Il dénote en même temps une excessive défiance de soi et cette défiance que M. Cohon garda jusqu'au dernier moment, jusqu'en face de la mort, ne fut peut-être pas sans nuire au succès de son travail ; j'imagine qu'en plus d'une circonstance elle paralysa ses efforts et l'empêcha de faire tout le bien qu'il aurait fait avec la même humilité et plus d'assurance dans les moyens naturels et surnaturels dont il disposait.

Ordonné prêtre en mai 1874, M. l'abbé Cohon consacra au ministère de l'enseignement les prémices de sa vie sacerdotale.

Trois ans au collège Saint-Joseph de Baugé, quinze ans à l'Institution libre de Combrée, il se montra professeur diligent, exact, méthodique, très assidu à sa besogne, très soucieux du progrès de ses élèves, dont il passait parfois de longues veilles à corriger les devoirs, mettant un soin presque méticuleux à préparer chacune de ses classes, s'aidant au besoin du secours de ses confrères dans les cas difficiles et, pour être plus sûr d'avoir toujours sous la main les éléments d'information qui pouvaient lui être nécessaires, s'entourant des meilleures éditions classiques, des dictionnaires les plus savants, des ouvrages de tous les grands écrivains, tant anciens que modernes. Il posait ainsi les premières assises de cette magnifique bibliothèque qu'il ne trouva jamais assez complète, à laquelle il ne cessa d'ajouter quelque richesse et qu'il nous a donnée, avant de mourir, comme un gage de filiale tendresse et d'éternelle reconnaissance à sa chère maison de Combrée.

Professeur, M. l'abbé Cohon donnait beaucoup à ses élèves, mais en retour il exigeait beaucoup de leur bonne volonté. Il savait mieux que

personne inspirer aux plus turbulents cette crainte salutaire, qui est le commencement de la sagesse ; sans pitié pour les paresseux, il n'avait pas de repos qu'il n'ait secoué leur torpeur et obtenu d'eux quelques généreux efforts.

Chez ses élèves, la formation chrétienne l'intéressait et l'occupait autant et plus que le développement des facultés intellectuelles et morales et c'était merveille de voir la joie qu'il éprouvait quand il découvrait chez celui-ci ou celui-là un progrès dans la piété, la réforme d'un défaut, une plus grande application à remplir ses devoirs religieux et à croître, comme Jésus à Nazareth, en sagesse et en vertu.

Je dois à la vérité de noter en passant qu'il fut au collège, pour ceux qui travaillèrent à ses côtés, ce qu'il devait être plus tard dans le ministère pastoral pour vous tous, mes vénérés frères, archiprêtre et prêtres du canton de Segré, le plus fidèle des amis, à l'occasion le plus joyeux, et toujours le plus discret, le plus serviable, le plus accueillant des confrères.

Volontiers il fût resté toute sa vie dans les travaux du professorat. Dieu en avait décidé autrement. Au mois de novembre 1891, comme il venait d'atteindre la quarantaine, M. l'abbé Cohon fut nommé curé de Noyant. Le premier sentiment que lui causa cette nomination fut un sentiment d'effroi. Comment pourrait-il remplir dignement cette mission de pasteur des âmes qui lui apparaissait si sainte, si grande, si difficile ? N'était-ce point témérité de sa part d'en accepter la charge et les lourdes responsabilités ? Mais l'autorité diocésaine commandait. M. Cohon obéit sans murmurer. Aussi bien, il connaissait la bonne réputation de votre paroisse et chez vous il se trouverait au centre même de ses meilleures relations, relations de famille, de collège et d'amitiés. Il vint donc à vous, mes bien chers frères, non sans crainte, puisqu'il craignait toujours et partout d'être inférieur à sa tâche. Il vint à vous joyeux quand même, avec la volonté et l'espoir de faire du bien, décidé à remplir son devoir pastoral tout entier et coûte que coûte. Ce devoir pastoral, il l'aura désormais toujours devant les yeux et le méditera sans cesse ; il s'en inspirera dans chacune de ses démarches ; il lui sacrifiera sa tranquillité personnelle, au besoin, sa popularité ; car il ne sera pas l'homme de quelques-uns, le tenant d'une coterie particulière et des intérêts qui passent. Il sera l'homme de tout le monde, parce qu'il sera l'homme de l'Église, l'homme de Dieu !

Il avait jusque-là gardé son sacerdoce intact et sans souillure ; chez vous, par la pureté de ses intentions, par la dignité de sa vie, par son inaltérable patience, il le fera resplendir d'un éclat sans pareil ; il le fera aussi, de son mieux et plus que jamais, fructifier, en mérites et en bonnes œuvres, par l'ardeur féconde de son zèle.

Le zèle sacerdotal s'exerce par la foi et par la charité ; la foi est son flambeau, la charité son aliment ; c'est la foi qui le dirige en éclairant la route devant ses pas ; c'est la charité qui le soutient dans les épreuves contre la fatigue et le découragement. M. l'abbé Cohon avait une foi très vive et une inépuisable charité. Souvenez-vous de son recueillement à l'église, dans les offices religieux. Comme il paraissait alors pénétré de la présence de Dieu, et quand il célébrait la sainte messe, quel respect profond pour la grandeur des mystères sacrés qui

s'opéraient à l'autel par ses mains ! Souvenez-vous du bon sourire et des bonnes paroles avec lesquelles il vous accueillait, chaque fois que vous veniez frapper à sa porte et du salut si cordial qu'il vous portait dans ses visites. Un père ne saurait mettre plus de joyeux empressements à recevoir ses enfants, ni plus de bienveillante attention à écouter leurs confidences, ni plus de sollicitude à leur dire ces mots du cœur qui, selon le besoin, éclairent, consolent, encouragent, fortifient.

La foi lui montrait dans les pauvres et dans les malades les membres souffrants de Jésus-Christ et sa charité donnait abondamment aux pauvres l'aumône dont ils avaient besoin ; aux malades elle portait inquiète et empressée les secours de la religion. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'on vint le chercher, il partait sans retard et, si la maladie se prolongeait, il renouvelait ses visites, voulant jusqu'à la fin et dans le combat suprême soutenir la chère âme qu'il avait mission de conduire à Dieu. Faut-il ajouter qu'il se montrait plus assidu là où il savait les besoins les plus grands ? L'avait-on mal accueilli d'abord, il se retirait doucement, mais il revenait et revenait encore avec une sainte obstination que rien ne lassait et qui lui valut, vous le savez comme moi, de remporter sur des âmes longtemps rebelles de très consolantes victoires.

La foi lui montrait dans les enfants et dans les jeunes gens les bien-aimés de Jésus-Christ et il les aimait, à cause de cela, d'un amour de prédilection. Soutenu par les dons généreux de la noble famille de Candé, à qui Noyant doit tant de reconnaissance, et de quelques autres dévoués bienfaiteurs, aidé de votre laborieux concours, il ouvre aux enfants deux écoles chrétiennes et un patronage, où ils pourront travailler, puis se récréer sous le regard du Crucifix ; afin de mettre plus souvent leurs âmes innocentes en contact avec la divine pureté de Jésus, il établit pour eux la messe de communion mensuelle. Il craint que les jeunes gens n'échappent à sa vigilance ; pour les retenir auprès de lui, il fonde un groupe de Jeunesse Catholique et une société chrétienne de gymnastique. Tous les mois il convoque les jeunes filles à une réunion spéciale et, par d'éloquentes leçons, les mettant en garde contre la séduction du plaisir, il s'applique à leur faire connaître et à leur faire aimer la vie chrétienne dans l'austère mais noble beauté du devoir accompli et de la vertu saintement gardée.

La foi lui enseigne que, dans un siècle de corruption et d'indifférence, il faut plus que jamais, pour sauver les âmes, les jeter entre les bras de la Vierge très pure et sur le Cœur brûlant d'amour du divin Jésus. Il met donc son ministère pastoral sous la garde du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée. C'est à eux qu'il recourt dans les difficultés, à eux qu'il demande forces et lumières ; il veut que vous les aimiez, qu'autour de lui on les aime comme il les aima lui-même. Leurs noms bénis reviennent sans cesse non seulement dans ses prières, mais dans ses instructions du dimanche, dans ses catéchismes, jusque dans ses lettres et dans ses entretiens familiers.

Que n'a-t-il pas fait pour combattre les mauvaises influences auxquelles sont exposés de nos jours tant de paroisses chrétiennes, la vôtre plus spécialement, pour entretenir et aviver parmi vous la foi surnaturelle et l'amour de Dieu ? Chaque année, ou peu s'en faut, il vous fit donner une retraite ; dans l'espace de vingt ans vous avez

eu par ses soins quatre missions. C'est dire combien il aimait vos âmes et tenait à les sauver. Jugez donc de sa tristesse profonde, quand un scandale atteignait son cher troupeau, quand une désertion s'y produisait, quand un blasphème parvenait à ses oreilles ou qu'il se faisait devant lui ou sur sa paroisse un acte d'impiété. Cette tristesse profonde, hélas ! plus d'une fois il dut la subir en ces derniers temps, n'ayant pu, malgré ses efforts, empêcher le mal de se faire, les désertions de se multiplier, les impiétés de se commettre, même dans son église, les blasphèmes de retentir jusqu'à sa porte avec la plus outrageuse insolence. Aussi l'ai-je vu pleurer souvent, dans le sentiment qu'il avait de son impuissance, intimement convaincu que son travail ne servait à rien, ou à presque rien, qu'un autre eût mieux fait à sa place et que des âmes, qu'il aurait dû sauver, se perdraient peut-être à cause de lui.

Tout récemment, dans la première crise du mal qui devait l'emporter, je l'ai vu pleurer encore, mais c'était de joie qu'il pleurait. Il venait d'apprendre — son aimable et dévoué vicaire, qui l'entoura pendant sa maladie de mille soins empressés et des plus délicates attentions, avait été le messager de cette bonne nouvelle — il venait d'apprendre que pour sa guérison des prières se faisaient sur tous les points de la paroisse, que des regrets se manifestaient hautement à la pensée qu'on pouvait le perdre, que même ceux qui naguère se montraient les plus rebelles à ses avances parlaient de leur curé malade avec une émotion respectueuse. Il ne croyait pas avoir mérité d'éveiller autour de sa personne de si vives sympathies. Ce lui fut une consolation très douce et, au moment d'aller rendre ses comptes là-haut, un réconfort délicieux et un puissant motif d'espérer en la miséricorde divine. Il me disait alors : « Je sens bien que ma misère est grande ; pourtant je crois avoir fait tout ce que je pouvais », et il ajoutait : « je crois avoir fait un peu de bien. »

Oui, cher ami, vous avez fait tout ce que vous pouviez et moi j'ajoute — ce que vous n'auriez pas voulu même penser — vous avez fait beaucoup de bien. J'en trouve l'éloquente affirmation dans l'explosion de regrets qui accueillit la nouvelle de votre mort, dans les larmes qui coulent aujourd'hui sur votre cercueil, dans cette nombreuse assemblée où je vois représentées, pour vous rendre hommage, avec les autorités de la commune et le Conseil de la paroisse, toutes les familles qui composaient votre troupeau bien aimé ; dans cette magnifique couronne de prêtres, venus pour pleurer un ami, un bienfaiteur, un ancien camarade ou un maître et aussi pour honorer les vertus et les travaux d'un confrère dont ils connaissaient l'esprit éminemment sacerdotal et que sa courageuse abnégation en des situations pénibles et sa résignation constante dans des épreuves sans cesse renouvelées leur rendait particulièrement cher.

Ne craignez rien, vénéré confrère. Sous votre houlette la paroisse de Noyant a été bien gardée et par vos soins cultivée sagement. La semence divine que vous avez jetée dans les âmes n'est point demeurée stérile. Si elle n'a pas produit jusqu'à présent toute la moisson que vous souhaitiez, croyez, croyez que dans l'avenir Dieu la fera pleinement fructifier. Elle était belle déjà la gerbe cueillie par vos mains et que vous êtes allé porter aux greniers éternels !

Mes frères, écoutez maintenant quels furent avant de mourir, quand il eut fait à Dieu le sacrifice de sa vie, la suprême préoccupation de votre curé et son suprême désir. « Je demande pardon à tous ceux que j'ai contristés ou affligés injustement ou mal édifiés de quelque manière que ce soit. Je supplie mes paroissiens, mes amis, mes anciens élèves, mes parents de prier pour le repos de mon âme. Je supplie en particulier, puisque Dieu exauce facilement les cœurs innocents, je supplie mes chers enfants que j'aimais tant et à qui j'aurais voulu inculquer profondément votre amour, ô mon Dieu, de prier sans cesse pour moi. » Et il ajoute ce vœu qui résume la pensée de sa foi et les perpétuelles aspirations de sa charité pastorale : « Que tous, grands et petits, aiment et servent Dieu fidèlement toute leur vie ! » Mes frères, et vous, mes petits enfants, vous prierez, vous prierez beaucoup, pas seulement aujourd'hui, mais longtemps, mais toujours, pour le bon prêtre qui vous a tant aimés, qui a travaillé si généreusement et jusqu'à la mort à votre service. Il vous a secourus ici-bas tant qu'il a pu par les efforts de son zèle. Secourez-le maintenant par vos prières ferventes, en offrant à Dieu chaque jour, pour lui, une part de vos mérites.

Et vous garderez pieusement son souvenir, et vous suivrez avec fidélité les conseils et les leçons qu'il vous a prodigués, et vous aurez à cœur, n'est-ce pas, tous, grands et petits, malgré les prédicateurs de mensonge et d'impiété, de garder intacte votre foi chrétienne, d'aimer Dieu de tout votre cœur et d'observer sa loi sainte entièrement et vaillamment.

Et fasse le Ciel qu'un jour pasteur et troupeau soient réunis dans la paix et dans l'amour pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il?

NOUVELLES DIVERSES

Congrès Eucharistique de Madrid

Le Congrès qui s'est terminé le dimanche 2 juillet par une magnifique procession dans les rues de Madrid a eu un plein succès. Nous ne pouvons rendre compte des fêtes qui ont eu lieu. À noter cependant la messe solennelle où plus de 20.000 enfants ont reçu la sainte communion. Dans la nuit du samedi au dimanche a eu lieu, en la vaste église du monastère de l'Escurial, l'adoration nocturne. À 3 heures du matin, la reine, suivie de l'infante Louise et de dames de la Cour, est venue assister à la messe où elle a communié.

Le roi et la reine s'étant rendus à l'assemblée de clôture du Congrès, en l'église San Francisco del Grande, le roi a prononcé une très belle allocution qui provoqua une ovation enthousiaste. En voici la traduction :

« ÉMINENTISSIMES SEIGNEURS,

« A l'inauguration des travaux de cette assemblée, j'ai confié à l'infant Don Carlos le soin de me représenter, et je l'ai chargé de vous

COHON 1713 Joseph, François, René (1851-1911)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (professeur de français) de diocèse d'Angers de 1876 à 1891

Curé de Noyant-la-Gravoyère de 1891 à 1911